

Ce qu'il possédait, il l'avait reçu de ses pères, non pour le posséder en propre, mais pour le conserver et le remettre un jour à ses successeurs. Ce qu'il possédait lui avait été seulement prêté, c'était un dépôt qu'il devait transmettre aux générations à venir. Son devoir strict était de remettre ce bien intact à ses descendants quand son heure viendrait. Qu'aurait-il bien pu dire si, rencontrant un jour ses pères dans les prairies bienheureuses, ceux-ci lui avaient demandé : « Qu'as-tu fait de notre bien ? Qu'as-tu fait du bien de nos petits-fils et de nos arrière-petits-fils ? » Il n'aurait pu qu'aller cacher sa honte dans les profondeurs les plus reculées et les plus sombres des bois, là où le soleil ne luit pas et où la lune ne laisse pas glisser ses doux rayons argentés. Et que dire si, par surcroît, tous les ancêtres de ses compadres venaient lui demander : « Qu'as-tu fait de nos fils et de nos filles ? » Et cela continuerait ainsi de toute éternité. Tous les trente, quarante ou cinquante ans, d'autres hommes arriveraient dans les territoires de chasse verdoyants qui lui demanderaient : « Où est le bien que tes pères t'ont confié pour nous le remettre ? » Ils le tireraient hors de sa cachette obscure et ils l'y rejetteraient s'il ne pouvait leur répondre. Et cela se répéterait durant toute l'éternité, sans répit. Sans aucun répit. Jamais.

Et tandis qu'on présentait en vain à l'Indien tout cet or, la « Rosa Blanca », en cet instant où on luttait pour sa possession, prit à ses yeux une vie intense. Elle prenait forme. Elle lui parlait. Elle lui souriait. C'était une personne. Il l'entendait chanter.

Il ne put plus y tenir. Il se leva et se mit sur le seuil de la porte ouverte.

\*\*

Et là, immobile, il embrassa la cour du regard. Elle

paraissait aujourd'hui, comme presque toujours, en désordre. Cent fois déjà, il avait voulu y apporter tel ou tel changement. Mais l'instant d'après, il l'avait oublié et tout restait en l'état.

Là, dans le coin, tout près de la barrière, il y avait une vieille roue brisée provenant d'une charrette à mules dont personne, à l'hacienda, ne pouvait plus se rappeler l'existence.

Cette roue pourrissait lentement, car elle était en bon bois, dur comme du fer. Chaque samedi, on devait l'enlever, et le dimanche matin, quand il entra dans le portique, il revoyait encore la roue de charrette gisant dans son coin.

Il se rappelait qu'elle se trouvait déjà là quand il avait cinq ans. Son père avait dit alors : « On pourra aussi brûler la vieille roue de charrette. Manuel n'aura qu'à la mettre en pièces à coups de hache et à porter le bois aux femmes à la cuisine. »

L'ordre fut oublié et la roue ne fut pas mise en morceaux.

Alors le père, quand il s'en aperçut, dit de nouveau : « On pourrait peut-être encore utiliser cette roue ; il faudra que j'en parle à Manuel pour lui demander son avis. »

Quand Hacinto eut environ huit ans, il s'amusa à grimper dans les rayons pour se rendre le corps aussi souple qu'un serpent.

Il se servit un certain temps de la roue pour y attacher un jeune coyote qu'il avait pris avec ses petits. Il voulait l'appivoiser pour s'en servir comme d'un chien. Mais, une nuit, le coyote avait coupé la corde avec ses dents et s'était échappé.

Ensuite, on parla de nouveau de brûler la roue, puis encore de l'utiliser avec l'aide de Manuel. Enfin, étant jeune homme, Hacinto s'asseyait, le soir, sur la roue pour rêver à sa bien-aimée qui était maintenant